

Rapport sur le vicariat de la Colombie-Britannique. 1893.

Ce vicariat compte trois maisons auxquelles une résidence est attachée et une maison sans résidence. Le personnel se compose de 24 Pères, y compris le vicaire des Missions, de 3 Frères scolastiques, de 14 Frères convers dont 10 à vœux perpétuels et 4 à vœux temporaires. Deux Pères, âgés, infirmes, ne s'occupent plus du ministère et 3 Frères convers à vœux perpétuels sont impotents.

Mentionnons d'abord quelques-uns des principaux événements qui ont eu lieu depuis le dernier Chapitre général; nous énumérerons ensuite les œuvres de chaque maison.

L'automne de 1887 voyait Mgr D'HERBOMEZ revenir du Chapitre, accompagné de 2 Pères canadiens, de 2 Frères scolastiques irlandais, d'un Frère convers à vœux de cinq ans et de quelques postulants convers.

En 1888, le R. P. HORRIS nous quittait, avec la permission du T. R. Père Général, pour aller demander à l'Irlande, son pays natal, un remède à la maladie de cerveau qui nous inspirait des craintes sérieuses. Qu'il me soit permis de faire connaître à la Congrégation le dévouement de cet excellent Père. Seul à New-Westminster, durant bien des années, il a su faire face à tout. Comme procureur vicarial, il était chargé de l'approvisionnement des résidences ou maisons de l'intérieur du pays; il avait la desserte des Blancs de la ville et des sauvages de la place, binant tous les dimanches. Il était en outre le président du collège-pensionnat de Saint-Louis, où il donnait des classes de français et faisait le catéchisme. Le couvent des Sœurs de Sainte-Anne et leurs pensionnaires, la prison de la ville réclamaient son

ministère. Plusieurs condamnés ont été préparés à la mort et accompagnés par lui à l'échafaud. L'administration des derniers sacrements aux agonisants l'appelait quelquefois à 12 ou 15 milles. Il franchissait cette distance à pied ou en canot, durant la nuit, afin de se trouver le lendemain matin à son poste pour la messe. Jamais une plainte n'est venue sur ses lèvres. Jamais il n'a dit que c'était trop. Il s'est épuisé pour le bien des âmes et pour la Congrégation qu'il aimait plus que lui-même. C'est un excès de labeur qui a amené cet état de maladie dans lequel il va finir ses jours. Aussi ce fut une explosion d'amour de la part de tous les habitants de New-Westminster envers le R. P. HORRIS à la veille de son départ pour l'Europe. Protestants et catholiques vinrent lui exprimer leur attachement et leur estime et lui présentèrent une bourse de 1 000 dollars, les protestants donnant aussi généreusement que les catholiques. Le R. P. HORRIS a bien mérité de la Congrégation.

En cette même année 1888, le R. P. FOUQUET fut appelé par le T. R. Père Général au vicariat de Saint-Albert. Ce fut en novembre qu'il quitta la Colombie où il avait donné vingt-neuf ans de sa vie au service des âmes et des œuvres du vicariat. Se dépensant sans mesure, il y a fait un grand bien et a été le fondateur d'œuvres restées florissantes. Qu'il reçoive ici toute notre reconnaissance !

En 1889, les Frères scolastiques Walsh et Morgan, ayant fini leur théologie, furent promus à la prêtrise; mais la santé du R. P. WALSH, minée par une douleur de poitrine, ne lui a pas encore permis de se livrer au ministère. Nous avons tout essayé pour le rendre à une meilleure santé, nous l'avons envoyé à Winnipeg où nos Pères lui ont prodigué tous les soins les plus fraternels;

il nous est revenu un peu mieux. Espérons que ce mieux continuera.

Le 26 juin 1889, le R. P. AUGIER, Célestin, Provincial du Canada, se rendant aux pressantes sollicitations de Mgr D'HERBOMEZ, arrivait à New-Westminster. Son cœur d'Oblat lui faisait franchir avec allégresse les 1 000 lieues qui le séparaient de nous, pour venir prêcher une retraite à ses Frères. Seize Pères et 4 Frères convers lui conserveront toute leur vie la plus affectueuse reconnaissance.

Vers la fin de cette retraite, Mgr GRANDIN, accompagné du R. P. LACOMBE, venait consoler dans ses souffrances le vénérable Pontife de la Colombie, cloué depuis longtemps sur un lit de douleur. Sa Grandeur de Saint-Albert daignait ainsi rehausser par sa présence la célébration du jubilé d'argent des vingt-cinq ans d'épiscopat de de Mgr D'HERBOMEZ et nous aider à témoigner à notre bien-aimé Père et Pontife combien nous compâtissions à ses souffrances et combien tous les membres de sa Congrégation étaient heureux et fiers de la longue et belle carrière qu'il avait parcourue en faisant le bien.

En septembre de cette même année, partait pour le Canada le Père qu'on regardait comme le pilier des œuvres du vicariat. Nommé recteur de l'Université d'Ottawa, le R. P. MAC-GUCKIN se rendait au nouveau poste que lui avait assigné le T. R. Père Général. Bien des gens ont reproché à l'administration vicariale d'avoir consenti au départ de cet excellent Père. Sans doute ils ne faisaient pas attention que, dans une famille, les enfants sont quelquefois appelés à faire des sacrifices pour elle. Les membres de l'administration vicariale ne croient avoir fait que leur devoir en se sacrifiant pour le bien général de la Congrégation, d'autant plus que le Canada agissait en véritable frère en mettant deux contre un

pour faire pencher plus généreusement la balance de son côté.

Le 3 juin 1890 fut un jour de deuil pour la Colombie britannique. Mgr D'HERBOMEZ, notre vénéré pasteur et bien-aimé vicaire des Missions, s'endormait doucement dans le Seigneur, après nous avoir édifiés par sa piété, sa patience et sa résignation durant deux ans d'une continuelle souffrance. Le vicariat perdait un guide sûr et éclairé, un vrai père dans son administration, et la Congrégation un de ses fils les plus dévoués. Mgr D'HERBOMEZ avait travaillé quarante ans à faire le bien dans le pays. Il en avait passé trente-six comme vicaire des Missions et vingt-cinq comme évêque vicaire apostolique.

Quatre mois après, le R. P. BAUDRE suivait Mgr D'HERBOMEZ dans la tombe. Il était âgé de soixante-seize ans dont vingt-huit passés à travailler aux œuvres du vicariat.

Le 2 septembre 1890, le Saint-Père Léon XIII daignait ériger en diocèse le vicariat apostolique de la Colombie. Cette érection est un honneur fait à la Congrégation et une louange pour les missionnaires qui ont défriché ce coin naguère inculte de la vigne du Seigneur.

Pour rendre plus solennelle la publication de la bulle du Saint-Père décrétant l'érection du diocèse de New-Westminster, le R. P. Vicaire des Missions de Saint-Boniface eut la grande bonté de nous céder le R. P. FOX pour prêcher, vers la fin de novembre, dans la cathédrale de New-Westminster, une mission de quinze jours. L'inauguration du nouveau diocèse fut ainsi un événement remarquable au double point de vue spirituel et hiérarchique.

Les années 1891 et 1892 nous enlèvent deux de nos plus anciens missionnaires, les RR. PP. PANDOSY et CHIROUZE *major*. Compagnons du R. P. RICARD, fondateur

des Missions de l'Orégon, ils se sont sacrifiés pendant quarante-cinq ans à christianiser un pays qu'ils ont trouvé en 1847 habité par une population sauvage, infidèle et barbare, à peine connue du monde civilisé.

Passons aux différents établissements du vicariat.

I. *Maison Saint-Charles, à New-Westminster, et résidence Saint-Eugène, à Kootenay.* — Cette maison a pour personnel 6 Pères, 3 Frères scolastiques, 3 Frères convers à vœux perpétuels et 2 Frères convers à vœux temporaires. Elle est aussi la résidence de Mgr le Vicaire des Missions. Les œuvres de cette maison sont très nombreuses et demandent un grand dévouement de la part de ses membres.

1° Le collège Saint-Louis, installé dans une construction en brique et en pierre attenante à la maison de communauté. Au moyen d'une porte qui s'ouvre pour donner vue sur l'autel, les élèves peuvent entendre la messe qui se dit dans la chapelle intérieure de la maison.

Les pensionnaires varient en nombre chaque année. On en a eu jusqu'à 35 à la fois. Ils viennent de tous les points du diocèse. Les externes sont nombreux. Ce collège est une des plus belles œuvres des Oblats dans le pays. Ils y donnent un cours commercial et industriel, ainsi qu'un commencement de cours classique qu'ils espèrent mettre plus tard sur un bon pied. Ils osent même viser à en faire plus tard une succursale de l'Université d'Ottawa. Un Père, en qualité de directeur et de professeur, y consacre toutes ses journées. Malheureusement, les Frères qui l'aident comme professeurs sont trop peu nombreux.

2° La desserte des Blancs de la ville dans la cathédrale, grand nom pour désigner une église en bois qui peut contenir de 600 à 700 personnes. Les exercices d'une paroisse se font chaque jour dans cette église et deux

messes y sont dites le dimanche. Bien des protestants assistent à ces offices. On compte un certain nombre de conversions parmi eux.

3° La visite quotidienne de deux hôpitaux, l'un tenu par les Sœurs de la Providence, tout près de notre maison, et l'autre par des laïques, sous le contrôle de la municipalité. Ce dernier est en dehors de la ville et à vingt minutes de marche de notre maison. Quoique hôpital civil, on y respecte régulièrement la foi des malades. Chacun doit, en entrant, déclarer à quelle religion il appartient et, si sa maladie est sérieuse, le prêtre ou le ministre, selon qu'il y a lieu, en est averti immédiatement.

L'hôpital des Sœurs est ouvert à tout le monde, sans distinction de race ni de religion. Le Père qui en est le chapelain y glane bien des âmes pour le Ciel. Six ou sept Sœurs sont attachées à cet hôpital. Elles reçoivent fidèlement de nos Pères les secours et instructions que réclament des âmes consacrées à Dieu. Elles ont la messe tous les jours de la semaine dans leur oratoire, mais le nombre restreint des prêtres ne nous permet pas de la leur donner le dimanche. Elles doivent se rendre à la cathédrale ce jour-là.

4° L'aumônerie du couvent des Sœurs de Sainte-Anne. Ces bonnes Sœurs font pour les jeunes filles ce que nos Pères font au collège Saint-Louis pour les jeunes garçons. Elles tiennent un externat et un pensionnat très fréquentés. Elles ont la messe tous les jours de la semaine dans leur belle chapelle, mais elles sont obligées, elles aussi, d'aller entendre la messe le dimanche à la cathédrale, avec leurs élèves, comme les Sœurs de la Providence.

5° Le couvent des Sœurs de charité de Notre-Dame du Refuge, situé dans le faubourg est de New-Westminster,

à quinze minutes de notre maison. Ces excellentes Sœurs sont au nombre de 10 professes et 2 novices. Elles tiennent un orphelinat pour la race blanche et un refuge. Le bien qu'elles font est incalculable. Elles donnent un abri à une soixantaine de personnes, orphelines ou jeunes filles sans ressources. Le travail manuel et des quêtes à domicile leur fournissent les moyens de subsistance pour tout le monde.

6° Les galères ou pénitencier de toute la province de la Colombie-Britannique sous le contrôle de la Puissance du Canada. On y réunit tous les malfaiteurs ou criminels qui ont à subir plus de deux ans de détention. Ils sont assez nombreux; à certaines époques, les catholiques s'y élèvent au nombre de 50 et plus. Le gouvernement du Canada a pour principe de réformer ces pauvres galériens par le cœur et la religion. Ils sont traités comme s'ils étaient en famille. Bien logés et bien nourris, ils ne traînent ni la chaîne ni le boulet. On s'efforce de leur faire prendre de bonnes habitudes pendant leur séjour à la prison. Ils y apprennent à lire et à écrire. On leur donne l'occasion de se perfectionner dans la connaissance du métier qui leur plaît davantage. Le prêtre doit s'emparer de leur cœur et raviver les convictions religieuses de chacun par un ministère actif et suivi. On met pour cela une belle chapelle à leur service; le ministre protestant en a une pareille pour ses adeptes. Le gouvernement donne un modique salaire à l'aumônier, mais, en retour, celui-ci doit exercer pour les galériens l'office d'un curé de paroisse. Il doit dire la messe tous les dimanches dans la chapelle de la prison, y donner l'instruction religieuse plusieurs fois par semaine et y entendre les confessions tous les samedis, car le règlement porte que chaque galérien doit aller ouvrir son cœur au prêtre tous les mois et lui demander les consolations de la religion.

7° Le service paroissial des sauvages dans une église séparée, église Saint-Charles. Cette église a été construite grâce à des souscriptions données par les plus fervents des sauvages convertis. Si, en hiver, l'assistance n'est pas très nombreuse, parce qu'alors la plupart des sauvages vivent sur leurs terres, l'été, par contre, amène une affluence considérable. Ils viennent travailler pour les Blancs et se procurer ainsi ce dont ils ont besoin pour leurs maisons et leurs familles. On en compte alors plus de 1 000 aux offices du dimanche. Aussi fait-on dans cette église un service paroissial, une messe s'y célèbre chaque dimanche avec la bénédiction du saint Sacrement dans l'après-midi. Ces Indiens catholiques ont une bonne tenue et sont vêtus comme les Blancs. Très assidus aux offices, ils y viennent de 8 à 10 milles à la ronde. C'est une grande consolation de les voir si pieux, si religieux et d'une conduite admirable.

8° La prison de la ville où sont détenus tous les criminels dont la sentence ne porte pas deux ans de peine. Nos Pères s'y rendent même en dehors du dimanche. Il s'y trouve toujours un certain nombre de catholiques et c'est le temps de la grâce pour eux. Ils reconnaissent alors que c'est par la négligence des pratiques de leur religion qu'ils sont descendus si bas; ils écoutent docilement les avis de leur Père spirituel. Le missionnaire se trouve là le père des pauvres. De temps à autre, il a aussi à préparer à la mort des meurtriers qu'il accompagne à l'échafaud.

9° L'asile des fous pour la province. C'est une institution tenue aux frais du gouvernement provincial et par des laïques nommés par lui. Nos Pères y sont toujours les bienvenus et sont reçus par les gardiens avec politesse et cordialité. C'est une œuvre de miséricorde qu'exerce le missionnaire et presque toujours il a la consolation de

voir ses catholiques recouvrer, à l'article de la mort, assez de lucidité d'esprit pour pouvoir se rendre compte d'eux-mêmes et recevoir les derniers sacrements dans de bonnes dispositions.

10° La chapelle Sainte-Thérèse, dans la partie occidentale de New-Westminster. C'est un faubourg qui commence à se former. On y a construit sur un terrain appartenant à la Congrégation une modeste chapelle pour y réunir les enfants catholiques du quartier et leur faire le catéchisme, surtout le dimanche dans l'après-midi.

11° Visites mensuelles à quatre colonies de Blancs dans la banlieue de New-Westminster, c'est-à-dire à 10, 12 et 18 milles de distance. Trois de ces colonies ont leur chapelle ; la quatrième prend les moyens de construire aussi la sienne. Sachant d'avance à quel dimanche du mois le prêtre sera à leur église, les gens s'y rendent pour les offices et, pour s'approcher des Sacrements, franchissent quelquefois pour cela une distance de 6 à 7 milles. Le Père chargé de cette œuvre a bien des difficultés à surmonter et n'a guère de relâche dans son ministère. Il doit passer un temps considérable à instruire les enfants par petites bandes, visiter les malades qui n'ont pu venir à l'église. Mais les consolations qu'il éprouve en voyant l'empressement et la docilité de ces colons lui font oublier ces peines.

12° Quoique les œuvres de la maison Saint-Charles fussent nombreuses et absorbantes pour six Pères, dont un infirme, ils ont néanmoins su trouver du temps pour prêcher quelques retraites générales aux religieuses des diocèses voisins, sans compter les retraites prêchées aux communautés établies dans le diocèse, et bien des demandes ont dû être refusées.

II. *Résidence Saint-Eugène à Kootenay.* — Située au

pied du versant occidental des montagnes Rocheuses, entre le 47e et le 50e degré de latitude et à près de 600 milles de New-Westminster, cette résidence possède une église assez convenable et une modeste maison de communauté que l'on agrandit en ce moment. Le personnel se compose de 2 Pères et de 2 Frères convers. A l'aide d'un moulin construit près de la rivière Sainte-Marie, qui coule le long de la propriété, la résidence convertit en farine le blé récolté par nos Frères, et les bœufs qu'ils élèvent leur fournissent de la viande pour toute l'année. Malgré ces avantages, cette résidence n'a pas encore pu se suffire à elle-même.

Les œuvres de nos Pères dans cette résidence sont :

1° Le ministère paroissial de 400 ou 500 sauvages de la tribu Kootenay, tous chrétiens aujourd'hui et vivant dans des bâtisses construites par eux à la manière des Blancs sur l'extrémité du terrain de la Mission et près de l'église. De là, ils commencent à cultiver sur la réserve que le gouvernement leur a donnée tout à côté de notre terrain, et séparée seulement par la rivière Sainte-Marie.

2° L'aumônerie de l'école industrielle et agricole que le gouvernement fédéral a construite sur un terrain à lui et contigu à notre propriété. Les Sœurs de la Providence ont l'entière direction de cette école. Le gouvernement leur alloue annuellement 130 dollars par tête pour 50 enfants issus de parents sauvages ; 25 garçons et 25 filles occupent deux locaux séparés ; seule la salle à manger est commune à tout l'établissement. Les Sœurs doivent nourrir, vêtir, entretenir tous ces enfants et faire apprendre quelque métier aux garçons, en dehors de l'agriculture. Quatre Sœurs font actuellement marcher cette institution, avec le concours d'un homme qui reste avec les garçons, les surveille et leur apprend à travailler. Les Pères

de la résidence n'ont à s'occuper que du spirituel de l'établissement.

3° La visite de trois bandes de sauvages dont le village ou réserve se trouve, l'un à 80 milles au nord, l'autre à 150 milles au sud-est et le troisième à 140 milles au sud-ouest de la résidence. Ces visites durent de six à douze jours et sont en forme de missions avec leurs exercices variés.

4° La visite des émigrants européens qui se sont établis dans le pays ou qui courent les montagnes pour découvrir des mines de différents métaux dont ils reconnaissent çà et là les indices. En ce moment, des centaines d'Européens se portent sur les bords du lac Kootenay, où l'on prétend avoir découvert plusieurs mines d'une grande richesse. Jusqu'ici nos Pères de Kootenay n'ont pu faire chaque année qu'une courte apparition sur ce lac, isolé au milieu des montagnes. Si les mines dont on parle sont bonnes et que la population blanche s'y fixe, ce sera un surcroît de travail pour nos Pères de Kootenay, et ils auront le droit de demander du renfort. Le district Kootenay ne tardera pas, du reste, à prendre une grande importance, car une branche du chemin de fer canadien va le traverser de l'est à l'ouest en passant tout près de la résidence de nos Pères.

Les sauvages de ce district, sans être aussi aimables, aussi polis et civilisés que ceux des autres parties de la Colombie, ne leur cèdent en rien pour l'amour de la prière, la bonne conduite et la pratique de la religion ; ils donnent de bien grandes consolations à leur missionnaire.

III. *La maison Sainte-Marie à Matsqui.* — Cette maison n'a pas de résidence dépendant d'elle. Elle est située sur les bords du Fraser à environ 35 milles au nord-est de New-Westminster. Elle se compose de 4 Pères,

de 1 Frère enseignant et de 3 autres Frères convers. Sainte-Marie fut la place choisie en 1862, comme l'endroit le plus favorable pour évangéliser les sauvages de quatre tribus différentes qui y venaient à tour de rôle se faire instruire des vérités de la religion. Comme par le passé, le ministère de cette maison s'exerce principalement auprès des sauvages.

1° L'éducation de la jeunesse des deux sexes issue de parents indigènes. A cet effet, on a fait construire à Sainte-Marie deux belles maisons séparées l'une de l'autre par une assez grande distance, et entre lesquelles se trouve l'église paroissiale, fréquentée chaque dimanche par les sauvages des environs.

Ces maisons-pensionnats peuvent loger près de 50 enfants chacune. La première est pour les garçons sous la conduite de nos Pères et Frères. L'autre est pour les filles sauvages sous le contrôle de 4 Religieuses de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, auxquelles nous offrons une rémunération pour les soins et l'éducation qu'elles donnent à ces filles.

C'est la maison qui pourvoit aux dépenses de ces deux établissements. Le gouvernement fédéral ne nous a alloué jusqu'ici que 500 dollars par an. La Propagation de la foi seule nous met à même de faire cette œuvre de civilisation. Nous n'avons actuellement que 50 enfants, nos moyens ne nous permettant pas d'en recevoir davantage. Nous nous voyons forcés d'en augmenter le nombre jusqu'à la centaine, parce que les ministres protestants font cette année des pieds et des mains pour attirer à leurs écoles gratuites les enfants de nos néophytes indigènes.

Cet établissement d'éducation nécessite un personnel enseignant assez considérable. Outre l'instituteur qui est un de nos Frères, nous avons 1 maître cordonnier, 1 maître charpentier, 1 maître forgeron, 3 de nos Frères

convers sont les maîtres fermiers. Nous avons encore un brave Irlandais, excellent maître de musique instrumentale, qui est venu se joindre volontairement à nous, auquel nous donnons seulement la nourriture et l'entretien. Avec nos jeunes élèves, il a formé une fanfare qui s'est acquis une grande réputation dans les villes de New-Westminster et de Vancouver.

En somme, cette œuvre marche bien et fait honneur à l'Église et à notre Congrégation.

2° L'évangélisation de sept tribus sauvages vivant sur leurs réserves respectives à de grandes distances les unes des autres. Chaque tribu se trouve divisée en plusieurs villages. Deux Pères se dévouent à ce genre de ministère. Ils se partagent les cinquante-cinq villages qui se trouvent sur un rayon de 300 milles et donnent à chaque village une dizaine de jours de mission. De retour à la maison, ils n'ont que quelques jours à passer en communauté ; le village évangélisé en premier lieu est déjà resté quatre mois sans voir le prêtre et on l'attend avec impatience. Ces bons néophytes reçoivent le prêtre chez eux avec la joie d'enfants qui aiment tendrement leur Père. Ils franchissent quelquefois de grandes distances pour aller se procurer, dans les magasins des Blancs, la nourriture qu'ils savent convenir à l'état de santé de leur missionnaire ; ils le conduisent gratuitement et avec honneur d'un village à l'autre, lui procurant ou les canots ou les chevaux nécessaires au voyage.

Je dois dire que nos zélés missionnaires de Sainte-Marie ont travaillé beaucoup pour faire de leurs sauvages de bons et fervents chrétiens, qui ont mis complètement de côté tous les usages et coutumes ou chants d'autrefois, pour prendre les pratiques, coutumes et chants catholiques ; mais ils ont aussi fait de grands efforts, et des efforts continuels, pour pousser leurs sauvages vers

la civilisation. On voit qu'ils ont très bien réussi. Les quatre mille sauvages qui sont sous leur juridiction se font distinguer par une bonne conduite et des progrès étonnants dans la vie civilisée. Leurs villages sont propres, les maisons bien construites comme celles des Blancs, leurs réserves cultivées, avec des jardins d'arbres fruitiers qu'ils ont plantés et qu'ils entourent des mêmes soins que les Blancs donnent aux leurs. Aussi le député surintendant général des affaires indiennes d'Ottawa, dans une de ses visites dans la Colombie-Britannique, disait-il, en ma présence et en présence de plusieurs officiers du gouvernement, que de toutes les réserves des sauvages du Pacifique qu'il avait visitées, celles du bas Fraser étaient les plus avancées dans la civilisation. Et il n'avait pas entendu jouer les fanfares des sept réserves qu'il avait visitées à l'improviste, les jeunes musiciens se trouvant à travailler alors pour les Blancs!

3° Une œuvre plus difficile, c'est la desserte des émigrants de la race européenne qui se sont réunis çà et là dans les endroits plus favorisés de la nature ou qui se trouvent isolés sur la vaste étendue de pays constituant le district de la maison Sainte-Marie. Un Père doit faire pour eux ce qui se fait pour les cinquante-cinq réserves de sauvages. On compte à peu près huit hameaux où quelques Européens catholiques se sont fixés; quatre de ces hameaux possèdent une modeste chapelle, les autres, sous l'impulsion du missionnaire, ne tarderont pas d'en avoir une. Ces émigrants sont si pauvres qu'ils peuvent à peine subvenir aux besoins de leur famille durant les premières années. C'est un travail long et pénible que de remplacer des forêts par des champs productifs. Ce ministère du prêtre a ses difficultés, ses peines morales et physiques, mais il a aussi ses consolations et ses espérances, car ces centres formés de tous

côtés sont les noyaux de paroisses qui seront plus tard florissantes et populeuses.

4° Une des œuvres les plus consolantes de cette maison, ce sont les grandes réunions de sauvages. Elles ont lieu plusieurs fois par an quand elles sont partielles et une fois seulement quand elles sont générales. C'est le grand amour de ces chrétiens pour Notre-Seigneur dans l'Eucharistie qui a donné naissance à ces grandes réunions. Ne pouvant avoir le prêtre chez eux que de loin en loin, ces vrais enfants de Dieu, brûlant du désir de s'unir à Notre-Seigneur par la communion sacramentelle (la spirituelle, ils la font tous les jours et plusieurs fois par jour), accourent à des époques déterminées d'avance pour s'unir à leur Dieu par la communion, et honorer tous ensemble le Divin Sauveur dans son sacrement d'amour par des processions et des cérémonies qu'ils savent rendre imposantes et pleines d'une sainte émotion. Les missionnaires ont alors une semaine de rudes labeurs; ils doivent prêcher en sept ou huit langues différentes et entendre les confessions à plusieurs reprises, car tous les néophytes demandent à communier plusieurs fois pendant la semaine, parce qu'ils devront rester plusieurs mois sans revoir le prêtre.

IV. *La maison Saint-Joseph à William's Lake.* — Elle est située 300 milles au nord de New-Westminster. Elle a son église, une des plus spacieuses du diocèse, une maison-pensionnat pour garçons attenant à la maison de communauté et une maison-pensionnat pour les filles à une petite distance de la première et tout près de l'église.

De 4 Pères, le personnel s'est réduit à 3, aidés de 1 Frère convers.

1° L'œuvre principale de cette maison est l'évangélisation des sauvages divisés en vingt-deux réserves ou vil-

lages épars çà et là sur un parcours de près de 300 milles du nord au sud, et de plus de 100 milles de l'est à l'ouest. Les sauvages de William's Lake étaient jadis si barbares, si mauvais et si intraitables, qu'en punition de leur inconduite le gouvernement refusa de leur assigner de réserve. Nos Pères les recueillirent sur le terrain de la Mission, les christianisèrent, les civilisèrent et obtinrent ensuite pour eux, du gouvernement, une réserve qu'ils cultivent aujourd'hui aussi bien que les Blancs, leurs voisins, cultivent leurs fermes.

Chacune de ces vingt-deux réserves a aujourd'hui sa chapelle au milieu de la place publique, autour de laquelle sont rangées les habitations faites à la manière des blancs. La prière du matin et du soir se fait régulièrement en commun dans l'église. Ces Indiens sont maintenant tous cultivateurs et tirent du sol une partie de leur nourriture. Au temps des semences, de la fenaison et des récoltes, les jeunes gens de chaque village vont travailler chez les Blancs, leurs voisins, et en reçoivent des gages qui aident à l'entretien de la famille. Ils donnent complète satisfaction à ceux qui les emploient et se servent des machines modernes pour l'agriculture avec autant d'habileté que leurs maîtres.

L'honneur de cette transformation, visible aux yeux de tous les blancs, revient à notre sainte religion. Notre Congrégation doit en être fière, car ce sont ses enfants, les missionnaires Oblats, qui ont su s'emparer du cœur de ces gens, dont le gouvernement ne savait que faire. Avec le temps et une patience admirable et continue, ils ont façonné ces natures fières et sauvages par la douceur, la prédication et les sentiments religieux. Il n'est aucun village qui ne tienne aujourd'hui à se bien conduire. Croirait-on que cette salutaire influence du prêtre sur le sauvage fait la rage de certains émigrants

de race européenne que la bigoterie porte à tout tenter pour la détruire ? Jusqu'ici, ils n'ont réussi qu'à mieux resserrer les liens d'affection qui existent entre nos sauvages et leurs missionnaires.

Deux Pères étaient employés pour visiter régulièrement ces vingt-deux villages. A cause des vides que la mort a produits dernièrement dans nos rangs, un seul Père fait aujourd'hui ce travail, en attendant qu'on puisse lui donner de l'aide. Malheureusement, aucune visite n'a pu être faite depuis le mois d'octobre dernier, parce que ce seul missionnaire, le R. P. Lejacq, arrêté lui-même par une maladie des plus dangereuses, s'est vu forcé de descendre à l'hôpital de New-Westminster et d'y rester tout l'hiver pour subir l'opération chirurgicale d'où dépendait sa vie ou sa mort. L'opération a parfaitement réussi. Le R. P. Lejacq a recommencé de célébrer la sainte messe vers le milieu d'avril, et, dans un mois ou deux, il pourra voler au secours de ses bons sauvages, qui ont tant prié pour sa conservation.

2° La seconde œuvre de la maison, c'est l'école industrielle pour les enfants issus de parents sauvages. Reconnaissant notre bonne influence sur les Indiens du district, le gouvernement fédéral nous confia, il y a près de trois ans, l'éducation de la jeunesse sauvage. Il nous donne annuellement 130 dollars par tête pour le logement, la nourriture, le vêtement et l'éducation de vingt-cinq garçons et vingt-cinq filles, à condition que nous nous servirons des bâtisses d'école que nous avions à Saint-Joseph, et que nous donnerons aux garçons la connaissance de deux ou trois métiers, outre l'agriculture. Les filles reçoivent aussi une instruction primaire et sont formées aux travaux d'une femme de ménage. Ces deux écoles, entièrement séparées, sont tout à fait sous le contrôle du Supérieur de la maison ; le gouvernement

ne garde que le droit de visite. Un Père est chargé spécialement de l'enseignement, de la direction et de la surveillance des garçons ; il est aidé, en cela, par un laïque. Les filles sont à la charge d'une bonne matrone, aidée de sa fille, sous la surveillance du R. P. Supérieur, en attendant qu'on puisse avoir des religieuses. L'inspecteur du gouvernement fédéral vient de temps à autre faire passer l'examen. Il s'est montré satisfait et étonné de la bonne tenue, du progrès et de l'excellente conduite des élèves. Les parents sont enchantés de voir leurs enfants élevés par le prêtre avec tant d'attention et d'affection. Dans la visite que j'ai faite à Saint-Joseph, en octobre dernier, j'ai constaté que ces écoles étaient bien tenues.

Ces cinquante enfants, avec le personnel ouvrier de la maison et les blancs, fermiers dans les environs unis aux chrétiens indigènes d'un village situé à 4 milles seulement de la Mission, forment, tous les dimanches, une respectable assistance dans l'église paroissiale.

3° La troisième œuvre du ministère, c'est la desserte ou plutôt la visite à domicile des catholiques de couleur blanche épars çà et là sur la vaste étendue du district. C'est un ministère pénible et quelquefois bien ingrat. Aller seul à des distances considérables pour offrir son ministère à un ou deux habitants, n'ayant pour voisins que des gens sans religion ou étrangers à la nôtre et trouver que ce catholique n'a que faire de votre ministère, quoiqu'il soit enchanté de vous recevoir, ce n'est pas encourageant. Le missionnaire éprouve toujours une vive douleur et une tristesse indicible. Que lui importent une bonne réception et des soins pour le corps ? Ce sont des âmes qu'il cherche. Ce ministère n'est pourtant pas sans consolation. Comme le bon Pasteur, le prêtre ramène au bercail, de temps à autre, quelque brebis per-

due, et les bonnes familles catholiques le reçoivent comme un envoyé de Dieu. Le plus souvent, ceux qui ne reçoivent le prêtre que comme ami et voyageur se hâtent de le demander quand ils arrivent à l'article de la mort.

4° Le soin du temporel de la maison demande une attention régulière et de tous les instants. Les dépenses des deux écoles industrielles, le matériel et les travaux d'une ferme et des ateliers, la direction des divers employés, car on a un maître forgeron, un maître charpentier et des fermiers pour enseigner les garçons, et, en outre, des ouvriers qu'il faut louer au temps de la fenaison et des récoltes et qui sont quelquefois douze, tout cela demande du R. P. Procureur une activité et un dévouement des plus généreux. Et ce n'est pas le dévouement qui manque au R. P. Procureur de la maison Saint-Joseph ; aussi fait-il mouvoir tout ce monde avec harmonie et au grand profit de l'établissement.

V. *La résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance à Stuart's Lake.* — Située à 300 milles au nord de la maison Saint-Joseph, dont elle dépend, cette résidence a pour objet l'évangélisation de treize réserves de sauvages, sur une étendue de pays ayant plus de 200 milles de long sur 150 milles de large.

Nous avons, à la résidence, une belle et solide église, une maison de communauté pour trois membres et une autre maison spacieuse qui sert de lieu de réunion pour les catéchismes. Ce sont les sauvages qui ont gratuitement coupé et amené sur place les matériaux de toutes ces bâtisses. Ils les ont faites sous la direction du R. P. BLANCHET, montrant ainsi qu'ils avaient bien compris et retenu ce que Mgr D'HERBOMEZ, leur évêque, leur avait inculqué, six ans auparavant, sur la manière dont ils devraient traiter le prêtre qu'il leur enverrait.

Nous n'avons là que deux Pères, dont un est âgé de soixante-quinze ans et ne peut plus se livrer au ministère; il dit la messe, garde l'établissement et tient compagnie à son confrère.

Les treize villages ou réserves se trouvant à de très grandes distances les uns des autres, le missionnaire s'en va de l'un à l'autre, repassant par la résidence toutes les fois qu'il change de direction. Quoique visités à longs intervalles, ces sauvages se maintiennent dans la ferveur. Le chef, aidé des catéchistes que nous formons, continue l'impulsion donnée par le missionnaire et réprime les désordres publics. Ne vivant que de chasse et de pêche, ces indigènes sont à courir de-ci de-là, sur les lacs, les rivières et les montagnes, mais ils reviennent tous au village pour la visite du prêtre, dont l'époque est désignée d'avance et d'un commun accord. Il est de règle que le village le plus près de la résidence a le privilège d'aller prendre le prêtre pour le conduire chez lui et, de là, au village le plus voisin. Le séjour du prêtre dans chaque village ne peut être très long, car il est seul ouvrier actif et il y a treize villages à visiter. Ces bons néophytes ont trouvé un moyen de le posséder plus longtemps à chaque visite. Ils se réunissent trois villages ensemble à un endroit central où ils ont construit une église capable de les contenir et très convenable pour y garder le Saint-Sacrement. Ils y suivent les exercices d'une véritable mission.

Ces sauvages sont peu avancés dans les voies de la civilisation, quoiqu'ils ne souffrent pas de la faim et que la traite des fourrures soit assez productive; mais ils ne le cèdent en rien, pour leur ferveur et leur bonne conduite, à leurs aînés de la rivière Fraser. Leur amour pour la sainte Eucharistie est plus touchant, même enfantin. Quand ils ne sont pas au catéchisme ou autres

exercices de la Mission, ils restent à l'église en adoration devant le Saint-Sacrement. Des femmes sont toute la journée le balai à la main pour enlever la poussière apportée dans la chapelle par les pieds des adorateurs. Pendant la nuit, des familles entières se lèvent pour venir adorer Notre-Seigneur, et le père de famille lui parle tout haut au nom de ses enfants.

Le pays se prête peu à la culture ; il y gèle plusieurs fois en été. On ne trouve pas d'autres Blancs dans ce district que les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson pour la traite des fourrures. Nos Pères y vivent pauvrement, mais les consolations que leur donnent leurs néophytes les dédommagent bien de leur pénurie. Ce ne sont pas les moins heureux de nos missionnaires.

Il n'existe pas un seul sauvage protestant dans le district de Notre-Dame de Bonne-Espérance ni dans celui de la maison Saint-Joseph. Les ministres des sectes dissidentes n'essayent plus de les attaquer ; ils passent près des réserves de ces sauvages sans y entrer.

VI. *La maison Saint-Louis à Kamloops.* — Cette maison se trouve à 250 milles à l'est de New-Westminster et sur la ligne du chemin de fer canadien. Kamloops n'était autrefois qu'un simple poste pour la traite des fourrures; mais depuis la construction du chemin de fer, c'est une petite ville de 1500 âmes, sans compter les Indiens dont la réserve n'est séparée de la ville que par une grande rivière.

Nos Pères ont à Kamloops une belle maison de communauté qui domine la ville. Elle renferme une petite chapelle intérieure où l'on garde la sainte réserve pour la communauté. Contiguë à la maison se trouve une assez belle église qui a coûté 5000 dollars.

Quatre Pères et 2 Frères convers composent le personnel de la maison.

Les œuvres du ministère sont :

1° Le ministère paroissial pour les catholiques de la ville et l'aumônerie du couvent des Sœurs de Sainte-Anne qui tiennent à Kamloops un pensionnat pour les filles et un externat pour les garçons au-dessous de douze ans. Elles enseignent à ces derniers le catéchisme, afin de les préparer à la première communion avant qu'ils aillent travailler pour leur famille.

2° L'école industrielle pour les enfants indiens des deux sexes à 2 milles et demi plus haut que la ville de Kamloops. Cette école comprend deux bâtisses complètement séparées, une pour les filles et l'autre pour les garçons. C'est le gouvernement fédéral qui a lui-même fait ces constructions sur la réserve des Indiens de Kamloops, et c'est lui qui paye le salaire des employés et toutes les dépenses. Poussé par certaines influences du pays, le gouvernement fédéral, tout en reconnaissant que cette école serait dirigée par des catholiques, pour satisfaire aux demandes formelles des sauvages, l'avait confiée, il y a deux ans, à des laïques catholiques. Mais les sauvages entendaient qu'on en donnât la direction au prêtre lui-même, et la direction laïque n'a pu réussir dans sa tâche ; les désertions, le mécontentement des enfants, l'inconduite de certains, ont fait fermer l'institution. Le gouvernement fédéral a pensé n'avoir rien de mieux à faire que de remettre l'école entre les mains de l'évêque catholique, qui en choisirait lui-même le personnel. C'est ainsi qu'à la grande joie de nos sauvages, un de nos Pères a été nommé principal de l'école ; trois Sœurs de Sainte-Anne ont été chargées des filles et un bon catholique des garçons, sous la direction du P. Principal. L'école a été rouverte au 1er avril dernier. Des lettres récentes m'informent que tout va bien.

3° Visite des sauvages sur leurs réserves. Douze vil-

lages d'Indiens, tous catholiques, et dont le plus éloigné se trouve à 137 milles de Kamloops, sont visités à tour de rôle, car un seul missionnaire doit se charger de ce ministère. Chacun de ces villages, à l'exception de deux, possède sa modeste, mais convenable église pour les exercices du culte. Les deux exceptions ne tarderont pas à disparaître, car tout le matériel nécessaire à la construction d'une église est rendu sur place. Une certaine étendue de terrain est occupée par des réserves de sauvages qui se disent protestants, non pas qu'ils le soient de conviction, mais parce qu'ils veulent rester infidèles et garder toutes les pratiques païennes, vivre dans la débauche et la superstition. Le passage du prêtre parmi ces gens, en allant visiter les réserves catholiques ou au retour, a produit une certaine impression en faveur de notre religion, et les solennelles réunions ou pèlerinages de nos fervents sauvages leur ont fait prendre en estime les pratiques de la religion catholique. Il y aurait un bien réel à faire parmi eux actuellement, si nos Pères pouvaient les voir plus souvent, mais ils sont déjà bien surchargés dans leur ministère.

4° La visite des Blancs du district. Un Père s'occupe spécialement de cette œuvre, qui n'est pas des plus faciles. Le missionnaire doit s'arrêter à chacune des trente-six stations du chemin de fer qui se trouvent dans le district confié à la maison Saint-Louis; d'autres Blancs catholiques sont dans les montagnes, occupés soit aux chantiers, soit aux mines qu'on sonde en creusant le sol pour connaître l'épaisseur de la veine métallique. Le missionnaire qui court ainsi après les brebis du Bon Pasteur acquiert beaucoup de mérites et n'est pas sans consolations. Il trouve des hommes de toutes les nations, de toutes les langues; il se fait tout à tous et les confesse comme il peut. Ceux qui sont bien disposés trouvent

toujours le moyen de se faire comprendre en confession. On ne compte qu'une seule église bâtie dans un centre un peu considérable. Là se trouvent un certain nombre de familles résidentes.

L'administration des sacrements aux mourants dans un pays si vaste et où les habitants sont dispersés çà et là demanderait à elle seule un missionnaire. On reçoit quelquefois trois dépêches à la fois et pour des endroits différents. Quand les malades se trouvent aux stations du chemin de fer, on commence par un, puis on revient à l'autre; mais quand un malade se trouve à 12 ou 15 milles dans les montagnes, la santé de nos Pères en est fortement éprouvée, et leurs autres œuvres en souffrent beaucoup.

VII. *Résidence de l'Immaculée-Conception au lac Okanagan.* — Elle se trouve à 150 milles de la maison de Kamloops dont elle dépend. Son personnel se compose de 3 Pères dont 1 invalide et 1 Frère convers.

Nos Pères ont une bonne maison de communauté à un étage. Elle est grande et bien distribuée : parloir pour les Blancs, parloir séparé pour les sauvages et chapelle intérieure où réside le Saint-Sacrement.

L'église paroissiale est à quelques pas de la maison. C'est le danger du feu qui fait placer ces constructions à une certaine distance, car elles ne sont qu'en bois.

Les œuvres du ministère sont de même nature que dans les autres résidences ou maisons :

1° La desserte des Blancs de la vallée Okanagan, occupée en majorité par des familles catholiques vivant sur des fermes de plus de 320 acres de terre ; ce qui fait que cette population se trouve échelonnée sur une circonférence d'une dizaine de milles. Malgré cette distance, ces chrétiens sont assidus à venir aux offices du dimanche, soit à cheval, soit en voiture.

2° L'évangélisation des sauvages sur leurs réserves ; il y en a dix sur l'étendue du district. La plus éloignée est à 150 milles de la résidence. Tous ces sauvages sont catholiques : ils ont leur église au milieu de leur village et ne demandent que des soins assidus pour devenir de fervents chrétiens. La mort de notre cher P. PANDOSY, arrivée dans un de ces villages dès les premiers jours de la mission qu'il était allé donner à ces gens, les a affligés beaucoup et les a laissés sans prêtre pendant quelque temps, à cause de notre impuissance à remplacer immédiatement ce cher défunt.

3° La visite mensuelle ou plutôt quasi-mensuelle de cinq centres de Blancs qui se sont formés dernièrement, la vallée Okanagan étant le jardin de la Colombie. Deux de ces centres ont déjà leur église, un autre travaille à construire la sienne. Les frais se couvrent par souscription. On fait une liste, le nom de l'évêque y paraît pour une certaine somme, on la porte ensuite aux personnes les plus influentes du pays, protestants ou catholiques, qui n'osent pas donner moins que l'évêque, puis on la fait circuler parmi la population et on se trouve avoir une somme capable de faire bâtir les murs d'une modeste église. Pour l'intérieur, on attend à l'année suivante. On fait encore circuler une liste de souscription parmi les catholiques, et les protestants, à part les fanatiques bien entendu, font une nouvelle offrande. Ces chapelles sont ainsi construites sans emprunt ; c'est tout ce qu'il faut pour commencer et en attendant que la population catholique augmente.

En dehors des sauvages dont on a parlé comme ayant été christianisés par nos Pères, il y a sur le littoral du Pacifique, en allant à Alaska, plusieurs tribus sauvages dont la population doit s'élever à 6 000 âmes environ. Ces tribus nous ont échappé parce que nous n'avons pas

eu de missionnaires pour aller rester chez elles et les travailler comme celles de l'intérieur. On leur a bien fait deux ou trois visites, mais visites rapides et faites de loin en loin et dont les bons résultats étaient détruits aussitôt par les ministres de l'erreur, qui ont fini par les gagner et s'en rendre maîtres.

Je puis dire qu'en général l'esprit religieux se conserve parmi nous. On vit en communauté et les missionnaires voyageurs revenant d'une série de visites aux sauvages passent quelque temps à la maison, y vivent de la vie de communauté et de recueillement avant de reprendre leurs visites. Partout on est fidèle à faire les exercices en commun et les retraites mensuelles. Une retraite quasi-générale a lieu tous les ans dans notre maison de New-Westminster, je dis quasi-générale parce qu'un Père doit rester dans chaque maison pour en être le gardien ; mais il a son tour l'année d'après. Ces retraites bien préparées et prêchées par un des nôtres se font avec piété et recueillement. La direction des Supérieurs est reçue avec humilité, docilité et affection, et je dois ajouter que l'esprit de famille règne dans nos relations mutuelles. Je ne veux pas dire que tous soient parfaits, il y a bien parfois une ombre par-ci par-là, mais ce n'est qu'une ombre et elle disparaît vite.

Rapport sur le vicariat de la Saskatchewan.

Le vicariat de la Saskatchewan est de formation récente, et je puis dire le dernier venu de la famille. Encore dans l'enfance, puisqu'il n'est âgé que de trois ans, à peine sait-il bégayer et se mouvoir seul. Les jambes qui le supportent sont faibles et débiles, la tête qui le conduit sans expérience.

A titre de Benjamin, il ose réclamer de sa mère et de